



Vol. III.—No. 34.

MONTREAL, JEUDI, 22 AOUT, 1872.

ABONNEMENT, \$3 00.  
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Suite.

I.

Le Répertoire National.—M. Chauveau.—Ses poésies.—Charles Guérin.—Genre de l'ouvrage.—Style.—Couleur locale.—Ecrits divers.—Conclusion.

Quel est donc ce poète italien qui, à l'aspect du printemps, —cette jeunesse de l'année—sentait renaître en lui-même, et chantait la jeunesse—ce printemps de la vie ?

Oh primavera ! gioventu dell'anno.  
Oh gioventu ! primavera della vita.

Tout ce qui, dans la nature ou dans l'âme, respire printemps ou jeunesse, a le don d'émouvoir et de captiver.

C'est cette pensée qui me venait, ce matin, à l'esprit en ouvrant le premier recueil de notre littérature—le *Répertoire National*. Tout humble et imparfait que soit ce recueil, il s'en échappe une fraîcheur de jeunesse, une odeur de printemps, de fleurs à demi écloses—fleurs des champs, fleurs des bois, si vous le voulez,—pâles et parfois étioilées, mais dont la vue fait du bien à l'âme, parce qu'elle fait naître l'espérance. Ces fleurs hâtives annoncent la saison printanière, la prochaine floraison.

Les quatre volumes du *Répertoire National* contiennent peu de pages vraiment remarquables. « Les chefs-d'œuvre sont rares, dit son épigraphe, et les écrits sans défauts sont encore à naître. » Cependant ce recueil aura toujours du prix aux yeux des lecteurs canadiens, parce qu'il renferme les premiers essais de ceux qui ont été les créateurs de notre littérature. C'est la pensée flottante, vaguement ébauchée, d'un peuple qui se reploie, pour la première fois, sur lui-même.

L'enfant qui, au sortir du berceau, balbutie quelques paroles, entre un sourire et une larme, a des grâces naïves qu'en vain on lui cherchera plus tard. Le peuple tout jeune qui parle, qui chante, qui pense dans le *Répertoire National*, ressemble à cet enfant qui se regarde, et s'écoute vivre. Les larmes du passé sont essuyées par les espérances de l'avenir ; et il prête l'oreille aux sons de sa voix qu'il entend revenir des échos voisins. Il y a, dans les paroles qui tombent de ses lèvres, un ton d'inexpérience, une aimable gaucherie, dans ses expressions des naïvetés d'enthousiasme, dans son chant des éclats de voix qui font sourire, mais qui aussi font aimer.

On aime cette ardeur de patriotisme, cette fierté de sentiment, cette dignité nationale ; mais, au-dessus de tout cela, on aime et on admire cette foi chrétienne, cette moralité d'âmes vierges, sources de tout génie et de toute inspiration. Le *Répertoire National* est un choix de lectures sereines qui témoigne hautement des principes et de l'honneur de notre peuple.

Comme à l'origine de toutes les littératures, la poésie occupe une large part dans ce recueil. L'homme admire et chante, avant de raisonner sa pensée.

II

Parmi les noms de poètes qui figurent dans le *Répertoire National*, se trouve le nom de M. Chauveau dont nous voulons aujourd'hui étudier le talent. C'est aussi par ses poésies que nous allons commencer l'analyse et la critique de ses écrits.

Naturellement, il ne faut pas être sévère pour ses premières pièces de vers : l'auteur s'ignorait encore lui-même. Mentionnons seulement *L'Insurrection*, les *Adieux à Sir John Colborne*, et *l'Union des Canadas*, pour indiquer le commencement de cette dernière pièce, qui malheureusement a le tort de ne pas se soutenir. Elle débute par quelques vers remarquables :

C'est le jour des banquiers ! Demain sera notre heure.  
Aujourd'hui l'oppression, demain la liberté ;  
Aujourd'hui l'on fustige un peuple entier qui pleure,  
Demain l'on voit debout tout un peuple averti ;  
Aujourd'hui le forfait, et demain la vengeance ;  
Aujourd'hui c'est de l'or, et demain c'est du fer ;  
Aujourd'hui le pouvoir, et demain l'impuissance ;  
Aujourd'hui c'est l'orgie, et demain c'est l'aéger.

Demain n'est pas à vous, il est à Dieu qui veille,  
Et Dieu donne toujours son brillant lendemain  
Aux pauvres nations qu'on maltraitait la veille.

Quand il prend une cause, etc.

La fin de la pièce manque d'inspiration. Elle est loin cependant d'arriver à des chutes aussi profondes que les précédentes qui ne résistent pas à la critique.

On y lit des vers tels que ceux-ci :

De tes séides j'ers la fureur désarmée,  
N'exalte-t-elle plus les crimes qu'ils ont faits ?  
Loin de cela, bien loin : ce que fut ta clémence,  
On ne le sait que trop, et tes lâches amis,  
Qui du sang des vaincus par t'i furent nourris,  
En te reconduisant bénissent ta démesure.  
Mais le peuple, vois-tu, ne s'émue plus de rien,  
Et tout ce qu'on lui fait, que ce soit mal ou bien,  
Le laisse au même état, le laisse triste et sombre,  
Des proconsuls méchants, il ne sait plus le nombre,  
Qui passèrent sur lui comme un glaive acéré,  
Et, stupides, l'ont tous froidement lacéré.

Voilà comment, voilà, sans qu'un long cri de joie,  
N'éclate dans les airs, etc.

Voilà, Colbo-n, voilà comment tu peux partir.

Ils mirent au cahot sans forme de justice,  
Sans rien vouloir entendre et sans motif aucun,  
Tous ceux qui n'avaient pas le talent de leur plaisir !  
En vain prétendras-tu qu'un effort salutaire  
Résulte de ces faits et seul sauve l'état.

Et s'il est des méchants, s'il en est que l'on ose  
Envoyer devant Dieu chercher leurs châtements :  
Ceux qui passent la vie à forger des tourments  
Pour des hommes par eux contraints à la révolte ;

Du bourreau qui criait : J'ai soif, donnez du sang  
Ou de l'épouse en pleurs, qui pour sauver le père  
Du fruit qu'elle portait dans son malheureux flanc,  
Embrassa ses genoux sur le point d'être mère ;  
Qui de deux méritait un dédaigneux refus ?  
Pourtant, (et sans frémir, on dit que tu le pus), etc.

Hâtons-nous d'arriver aux *Joies Naïves*, la plus jolie des sept ou huit pièces de vers, auxquelles M. Chauveau ait attaché son nom. Elle a été trop souvent citée, pour qu'il soit nécessaire de la reproduire.

Détachons-en seulement une des meilleures strophes :

Oh ! qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages,  
Qui, l'hiver, sont si blancs ! Je les crois des rivages  
De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons  
Que chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait faire,  
Pour y laisser jouer les bon-petits garçons.  
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,  
Et que nous irons là, si nous faisons le bien ;  
Oh ! qu'on glissera bien !

A part quelques rimes insuffisantes, telles que celles-ci :

Où l'on n'avait jamais de bois pour se chauffer,  
Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour manger.

et quelques hémistiches faibles, comme les suivantes :

Que l'on croirait qu'un ange épanchait de la farine  
Pour donner des gâteaux à nous petits enfants,  
Et puis, inman, j'en fais des bonhommes tout blancs ;  
Et j'éleve des forts etc.

il y a peu de fautes à relever dans les *Joies Naïves*. C'est une fraîche composition, qui exprime une pensée enfantine, en vers simples et naturels, avec des sentiments délicats et touchants.

Dans la poésie de *Donnacona*, qui fut publiée d'abord dans les *Soirées Canadiennes*, M. Chauveau n'a pas été heureux. La délicatesse de la langue française ne se plie pas à certaines consonnances barbares. Elle rejette des strophes comme celles-ci :

Cependant il avait la menace à la bouche,  
Ils se tournaient fiévres sur sa brûlante couche,  
Le roi Donnacona !  
Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,  
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses,  
Que le vieux roi parla :

Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines  
Que renfermait leur sac !

Cudoagny se tait ; etc.

Donnacona ramène au pays des ancêtres,  
Domayaya lassé de servir d'autres maîtres,  
Aussi Taiguayani.

Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savannes  
Répète : Aouhanna !

En résumé, nous croyons que M. Chauveau n'a pas méconnu son talent en se livrant de préférence à la prose. Il aurait pu devenir, avec le temps et l'étude, un versificateur ingénieux, très-habile même ;

Mais son astre, en naissant, ne l'a pas fait poète.

Du moins, les quelques poésies qu'il a publiées, ne révèlent pas le génie inspirateur, le *mens divinius* d'Horace, ce souffle poétique qui enlève sur les cimes, d'où jaillit la véritable poésie.

Toutefois les heures que M. Chauveau a consacrées aux muses, ont été loin de lui être inutiles ; elles ont servi à donner de l'élevation à ses pensées, de l'élégance à son style, et à sa phrase la souplesse et le nombre qu'elle a acquis plus tard.

M. Chauveau n'avait pas trouvé cette forme définitive de sa pensée, lorsqu'il a composé *Charles Guérin*. Ce roman est l'œuvre de sa jeunesse, et son coup d'essai en prose. Il n'est donc pas étonnant d'y rencontrer les traces d'inexpérience que nous avons relevées dans ses premiers vers.

Mais avant d'entrer dans l'analyse de ce livre, disons, tout d'abord, qu'il continue bien les traditions de notre littérature. Au point de vue de la morale et des principes, il est digne de figurer à côté du *Répertoire National*.

Le vent du doute, qui, dans ce siècle, s'élève de tous les points de l'horizon, et dessèche toute croyance en sa fleur, n'a point soufflé sur cette âme ; et l'on aime à voir que chaque conviction religieuse y est restée debout.

Puissent les écrivains de ce pays toujours garder intact cet héritage de nos ancêtres, et ne jamais tremper leur plume que dans les eaux vives de la vérité.

L'auteur de *Charles Guérin* a été heureux dans le choix de son sujet. Il a su reconnaître et adopter la manière qui lui convenait.

« Ceux, est-il dit dans la préface, qui chercheront dans *Charles Guérin* un drame terrible et pantelant..... seront bien complètement déçus. C'est simplement l'histoire d'une famille canadienne contemporaine que l'auteur s'est efforcé d'écrire..... C'est à peine s'il y a une intrigue d'amour dans l'ouvrage : pour bien dire, le fonds du roman s'effraiera, à bien des gens, un prétexte pour quelques peintures de mœurs..... »

Les scènes de vie paisible et douce, les études de mœurs, les tableaux de genre, étaient, en effet, plus conformes à la nature de son talent que les grands effets dramatiques, les coups de théâtre, les déploiements énergiques. Si *Charles Guérin* avait été publié par l'auteur à l'époque de la maturité de son talent, il aurait pu devenir une bonne peinture de la vie et du caractère de notre peuple.

Nous croyons rencontrer la pensée de l'auteur aussi bien que le sentiment public en disant que c'est une composition un peu hâtive. Il a manqué à l'auteur des études et des observations préalables.

Le lecteur va constater par lui-même les deux défauts saillants du roman de *Charles Guérin* : je veux dire les faiblesses de style et de couleur locale. Afin de laisser à l'ouvrage toute sa valeur et mieux faire ressortir les qualités à côté des défauts, nous choisirons pour terme de critique les deux chapitres du livre qui sont regardés à bon droit comme les mieux touchés : *Un coup de Nord-Est*, et *La Mi-Carême*. Le premier chapitre nous servira comme étude de style, le second comme étude de mœurs et de couleur locale.

La description du vent de nord-est, qui ouvre le troisième chapitre de *Charles Guérin*, est excellente de vérité, mais très-faible de style. On voit que, dès son enfance, l'auteur a été en rapports intimes avec notre vent du golfe, ce roi du Saint-Laurent ; mais en même temps on s'aperçoit qu'il n'est pas encore initié aux secrets du style. Dans cette description, il n'y a pas moins de dix phrases qui commencent par *ce* ou *cela* ; tandis que le même pronom reparait ailleurs en treize endroits